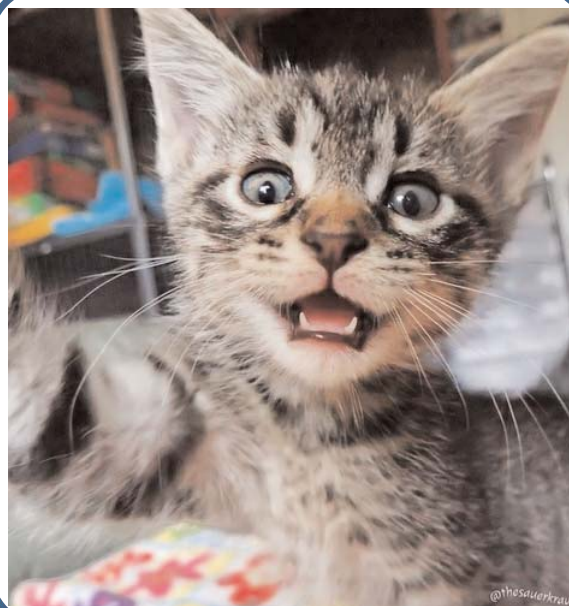


# Le Galepin

- BLEU -

n°59 - 1<sup>er</sup> janvier 2023



Surprise!...

## n°59 – Surprise!...

### Sommaire

<b>David BOWGOSSE</b> COMME UN JOUET DE PACOTILLE	3
<b>Dominique LANGLET</b> ADOLESCENCE	6
<b>Pierre ROSSET</b> SURPRISE(S) ?	8
<b>Jacqueline PAUT</b> UNE VISITE AU LOUVRE	12
<b>Raphaël CABALE</b> L'ÉPREUVE DU FEU	14
<b>Rémi LEHALLIER</b> LE LIVRE DE MA VIE	15
<b>OCTAVIE</b> LE SOUS-BOIS DE MA VIE	18
<b>Sylvie VAN PRAËT</b> LE DIAMANTAIRE	20
<b>Françoise DANEL</b> LA VOIX DE JULES	22
<b>Régine PAQUET</b> LA VIE EN ROSE	24
<i>Supplément au n°58, « Objets de grande utilité »</i> <b>Hervé GOUZERH</b> NULLE ARCHIVE	26

## COMME UN JOUET DE PACOTILLE



– Depuis le décès de Serge...

La voix de Tante Yvonne s'éteint au bout du fil.

– Le décès de qui ?

– Excuse-moi, je n'aurais pas dû en parler...

Elle fond en larmes.

– Qu'est-ce qui...

Elle a raccroché.

J'ai composé le numéro de la ligne fixe de mon frère Serge. Depuis qu'on ne s'est pas parlé, je ne sais même pas s'il travaille encore ou s'il a pris sa retraite. Ça a sonné longtemps, puis j'ai entendu une tonalité. Et encore un dé clic, comme si quelqu'un avait raccroché. J'ai alors laissé un message sur le portable de notre demi-sœur qui habite près de chez lui, et dont il a toujours été le plus proche :

« Je n'arrive pas à croire ce que je viens d'apprendre ; s'il te plaît, rappelle-moi vite. »

Je ne peux pas m'empêcher de revoir Serge faisant gravement le tour de la villa du grand-père à ma recherche en soufflant dans une trompette de pacotille, alors que je l'observe en riant sous cape. Il avait quatre ans et j'en avais onze.

Yvonne aura confondu. Est-ce l'incrédulité qui me poigne douloureusement ?

Le lendemain, aucune réponse ne m'étant parvenue, je recherche fiévreusement sur internet un site collectant les actes de décès. L'un d'eux me livre les prénoms, les dates et lieux de naissance et de décès des défunts portant notre patronyme. J'y découvre avec stupeur que mon petit frère est décédé depuis près de trois mois.

Je me sens anéanti. Comme si un de mes enfants m'avait précédé dans la tombe... Et j'apprends sa mort au hasard d'un échange téléphonique, trois mois après !

Où donc étais-je au moment de ses obsèques ? J'ai beau fouiller ma mémoire, je dois me résoudre à conclure que j'étais chez moi où aucun faire-part ne m'est parvenu.

J'écris à la femme de Serge et à ma sœur pour de tardives condoléances, en expliquant que leur faire-part n'est jamais arrivé. Jamais je n'obtiendrai d'elles une quelconque réponse.

L'échange téléphonique avec Yvonne m'avait laissé un sentiment bizarre, une impression incongrue, comme si notre tante s'était excusée d'avoir commis une bévue en me communiquant l'information.

Lui avais-je confié qu'avec Serge nous nous étions brouillés un soir au téléphone, et qu'il ne m'avait pas appelé depuis ? Avait-elle eu des échos de cette dispute ?

Ma compagne – qui avait perçu ce soir-là notre conversation d'une pièce voisine – m'a dit plus tard avoir été surprise de la violence de ma colère. Mes dernières paroles avaient

sans doute été pour lui aussi blessantes que ses allégations l'avaient été pour moi...

Mais je ne lui en avais pas voulu longtemps, la colère ayant peut-être été libératrice. Surtout, j'avais appris à relativiser sa perception de nos communications du dimanche soir. N'avais-je pas eu la surprise, quelque temps après un échange émaillé de plaisanteries qui m'avait paru à la fois banal et chaleureux, d'apprendre de ma mère que Serge lui avait dit avoir été profondément choqué par ce qu'il m'avait entendu déclarer à cette occasion, et qu'il n'aurait jamais soupçonné de ma part ?

Il m'admirait sans doute depuis son adolescence, et ce séjour d'été lorsque je lui avais fait découvrir toute l'histoire familiale dans ce village où nos ascendants s'étaient établis, et à laquelle il n'avait pas jusque-là prêté beaucoup d'attention. Une rupture sentimentale, en le fragilisant alors, lui avait fait accorder trop d'importance à une période de succès professionnel et amoureux très faste pour moi.

Serge avait pourtant assisté à certaines de mes tentatives de séduction qui, même flatteuses, m'apparaissent aujourd'hui entachées d'un cynisme peu glorieux. Il n'ignorait pas non plus les difficultés familiales et professionnelles que j'avais ensuite rencontrées.

Il était devenu un adulte engagé dans sa vie de famille, sa profession et sa commune au cœur d'un département éloigné. Il ne tarissait pas d'éloges sur son sort et disait sa fierté de ses enfants que je n'avais pas vus grandir. Nous nous rencontrions principalement à l'invitation de mon père, même bien après son divorce d'avec notre mère. Notre demi-sœur, avec qui j'avais plus de vingt ans d'écart, l'accompagnait souvent à ces occasions. Serge l'avait profondément influencée, et elle avait choisi la même profession et la même région que lui.

Serge et moi étions, depuis l'adolescence, assez proches culturellement, même si – pour deux frères – nous ne nous ressemblions pas trop physiquement. Un jour, dans l'entrain des retrouvailles, je citai, par plaisanterie, Renaud Séchan qui aurait pu avoir écrit pour moi et à notre intention : « J'ai pris des rides, t'as pris du bide... » Je restai interdit devant le regard hostile qu'il me jeta froidement.

Cette froideur, il la manifesta plusieurs fois lorsque je l'appelai au téléphone pour lui donner des nouvelles de membres de la famille que je lui avais présentés et qui lui étaient devenus visiblement indifférents.

Du coup, je lui laissai l'initiative de m'appeler, de loin en loin, un dimanche soir, le plus souvent. Plaisanteries, nouvelles de nos enfants respectifs, des parents, de l'actualité et, plus rarement, de nos activités professionnelles. Il était souvent un peu gris, et je restais prudent, en repensant à ce que m'avait rapporté ma mère. Sauf ce soir fatidique où, sur un petit ton très averti, il prétendit me faire admettre que je tirais déjà profit de ce qui allait nous rester de l'héritage de notre père. Peut-être que je n'y pensais pas moi-même, parut-il concéder, mais ma compagne... Il refusa de dire d'où lui venait ce soupçon, et j'explosai. Cette époque – où la personnalité de notre père se délitait sous l'effet de l'âge comme de l'éloignement de la femme qu'il avait le plus aimée et qui dépérissait dans la solitude – était difficile à vivre pour moi, et peut-être pour Serge, plus distant géographiquement des parents.

Et puis ces appels encouragés par une certaine ébriété constituaient alors nos seuls liens. Non seulement, ils ne se produisirent plus, mais je ne rencontrai Serge ni aux enterrements des parents, ni aux successions.

Avait-il réussi à convaincre aussi ses proches de ne jamais me permettre d'assister à leurs événements familiaux, à commencer par ses propres obsèques ?

La pensée m'était devenue insupportable. C'était comme si Serge avait voulu refermer derrière lui la porte des ténèbres où il avait rejoint nos parents, emportant à jamais à sa suite les complicités de notre jeunesse, et tous les souvenirs heureux de notre enfance.

Il est mort à cinquante-neuf ans, le dernier dimanche de l'hiver. Où, pourquoi et comment, je ne l'ai pas su.

Je n'ai pas su non plus discerner la détresse de ses appels du dimanche soir, alors qu'il recherchait à nouveau la fraternité de son aîné, en manifestant sa jovialité, comme on souffle dans un jouet de pacotille.





*ADOLESCENCE*

Mal venue, mal à l'aise, mal fagotée. Corps lourd, regard terne. Tu es de trop, je te dis ! Vois, tu ne sais où mettre tes pieds, tes mains, tes mots.

Rappelle-toi les hurlements du père de retour à la maison : « Regardez-moi celle-ci, elle pourrait pas se peigner pour m'accueillir ! »

Tu n'étais rien pour lui, qu'un objet encombrant sur lequel frapper quand la colère montait. Il parlait tendrement à sa chienne, mais jetais dans l'évier ta soupe de légumes, au motif qu'un bout de céleri lui était resté dans les amygdales.

La mère n'avait pas droit à plus d'égards, mais au moins elle le fixait sans ciller, toute menue dans son tablier noir à fleurs mauves, et il finissait par se taire. Elle résistait de toute son énergie, épuisée quand il aurait fallu aussi te protéger.

À force de te détester toi-même, tu avais cessé de t'alimenter normalement. Tu t'étais mise à absorber goulûment, dans le secret de ta chambre, des nourritures disparates : compotes pour bébés, flans gélatineux, crèmes sirupeuses, biscuits bourratifs, des sucres consolatoires que tu régurgitais ensuite dans les waters, deux doigts dans la gorge.

Puis un jour semblable aux autres, sans crier gare, le père mourut. Il s'était effondré dans le corridor juste après avoir violemment claqué la porte de la cuisine, faisant gémir le chien et dégringoler un couvercle. Son poids empêchait toute sortie. La mère et toi avez dû enjamber l'appui de la fenêtre pour contourner la maison et lui porter secours. La mère avait peur, non que l'homme fût en danger, mais des repréailles à venir. Elle se voyait avec les yeux du père s'affoler et courir gauchement, « Elle n'était qu'une idiote, une empotée, il avait failli mourir à cause d'elle. »

Mais voilà, il ne parlerait plus jamais : il gisait adossé à la porte, son visage congestionné penché vers l'avant, bouche ouverte, son corps affaissé sur lui-même telle une peluche obscène. Plus de pouls.



Tu te souviens d'avoir entouré la mère de tes bras en remerciant le Seigneur.

Bien des années plus tard, tu lui rends visite dans la maison de retraite. Assises dans le jardin, vous regardez les moineaux sautiller sur les graviers. Un ciel très pur donne sa bénédiction. C'est un moment précieux, suspendu. La mère a un demi-sourire, que tu perçois sans qu'elle se tourne vers toi.

Alors tu l'entends dire de sa voix douce : « Ses gouttes, tu te rappelles ? C'est moi qui les préparais... Moi. Dieu ait son âme, sa mauvaise âme ».



## *SURPRISE(S) ?*

Aujourd'hui 5 décembre avec la température frisant le 0 degré le froid est là, bien là. La neige est d'ailleurs tombée dans les Hauts-de-France et la Somme est en vigilance jaune. Je suis dans ma cuisine, assis sur mon tabouret la goutte au nez, des savates aux pieds, un cache-col au cou, un bonnet sur la tête, deux pulls over (dont un très usagé) et – avec ce mauvais temps, anticipant l'année nouvelle – je commence à écrire...



Il y a des jours où, sans crier gare, la surprise survient. Ainsi cette communication téléphonique: « Est-ce vous... ? » « Oui, c'est bien moi ! » C'est un homme qui pose la question. Il poursuit: « Est-ce vous qui avez fait une dépense sur internet de 900,50€ pour un ordinateur? Et puis une autre de 450,25€ et une dernière moins importante de 125,15€ ? » Je reste quelques secondes sans voix avant de répondre que ce n'est pas moi... La voix reprend la parole et me rassure « Nous nous en doutions. Alors nous ne les avons pas autorisées ». Ouf!... J'aurai pu, sans la vigilance des services bancaires, accuser une perte de presque 1500€. Voilà une surprise, une mauvaise surprise que chacun légitimement peut redouter. Se faire déposséder de son argent par quelqu'un sans scrupule... Ce jour-là le téléphone fixe avait sonné à bon escient.

En dehors de cette situation fort désagréable existent d'autres surprises... Il arrive que le « mode d'emploi » d'un cadeau surprenne. C'est ce que j'ai vécu un jour avec un appareil pour la musique. À la page en langue française de la brochure multilingues le post-scriptum – « Attention dans le branchement surprise (sic!) » – attire le regard et crée, il faut bien l'avouer, l'étonnement ! D'autant plus facilement que l'appareil en question ne possède pas de fil parce qu'il fonctionne sur batterie rechargeable et avec Bluetooth. Ah ! Le modernisme technologique où le fil est en option comme la roue de secours pour certaines voitures ! À ce sujet en pleine nuit la surprise fut vraiment très mauvaise. Pneu éclaté, bombe dans le coffre pour réparer... Dépanneuse, nuit d'hôtel... Tout cela pour dire que simplifiant (pour raison économique ?) les choses, on les complique à loisir et que l'économie d'hier justifie la (les) dépense(s) de demain.



Bref pour revenir au « mode d'emploi », l'absence de fil aidant, je n'avais pas compris que « surprise » voulait dire en bon français « sur la prise ».

Abandonnons ce quiproquo et rentrons dans ce qui est et doit être sans confusion possible la « surprise ». À l'évidence deux sortes de surprises existent : la mauvaise et la bonne. Nous pourrions aussi la nuancer en y ajoutant comme écrit précédemment, « très »... et la graduer de 1 à 10 sur l'échelle du bien ou mal vivre et/ou sur celle des émotions que la surprise génère, pouvant aller du désarroi au bonheur béat.

Concernant la mauvaise surprise c'est aussi celle qui, au-delà de sa justification – déjà déconcertante – se renforce par sa stupidité. Imaginer qu'une bombe dans une voiture est capable à elle seule de réparer un pneu en toutes circonstances est en soi l'énoncé d'une éventuelle mauvaise surprise.

Découvrir sur son pare-brise (procédure ancienne) un « procès-verbal » est encore une mauvaise surprise. Surtout s'il concerne un défaut de ticket de stationnement sur un parking gratuit et que la procédure pour faire reconnaître l'erreur est, dans sa complexité, encore une mauvaise surprise.



Je pourrais, peut-être à l'infini, dérouler le lot de mes (ou des) mauvaises surprises, plus ou moins importantes et/ou douloureuses... Mais je vais maintenant aborder les bonnes surprises. Celles qui – arrivant également sans que l'on s'y attende – émeuvent, apportent de la joie ou du plaisir. Bref, celles émaillant notre vie de bien-être.

Sans aucun doute, celles-ci sont nombreuses... Ainsi, la sollicitation de ma mémoire en fait réapparaître spontanément trois que je vais évoquer en m'arrêtant sur leur contexte...

Ce jour-là j'étais avec mon épouse dans un magasin de bricolage. Un tirage au sort venait d'être effectué et Monsieur Durand (il aurait pu s'appeler Dupont ou



Dupond, cela n'aurait pas changé le récit), le bénéficiaire du billet gagnant, était attendu à la caisse principale. Un premier appel restait sans réponse, comme le deuxième et le troisième. Pas de Monsieur Durand. Existait-il vraiment? Bref, un autre tirage devenait nécessaire... Alors un nouveau numéro porté

par une voix de femme circula dans le haut-parleur : « Le n°199 est attendu... » C'était le mien. Jamais un numéro ne m'avait autant surpris. D'habitude, c'était dans certains lieux publics (sécurité sociale, impôts, mairie...) que mon numéro, reçu pour la circonstance, était appelé. Ainsi, l'absence de Monsieur Durand m'amena à être l'heureux gagnant d'une perceuse. J'ai toujours celle-ci. Avec l'achat dans les réderies je lui ai ajouté une colonne et un étai. Ainsi équipée elle me sert à l'occasion de perçages et travaux délicats...

Pour l'un de mes anniversaires, l'une de mes filles m'offrit une enveloppe avec trois cartes à gratter. Cadeau surprenant car c'était la première fois que quelqu'un (en l'occurrence ma fille) m'offrait ce genre de cadeau. Alors, après avoir terminé le repas, mangé le gâteau (une création de mon ami pâtigoustier) et soufflé la multitude de bougies, sous l'œil attentif de ma famille et plus précisément de ma fille, j'ai gratté. Premier ticket 5,00€, deuxième ticket 20,00€. Dernier ticket ? Allait-il être lui aussi gagnant ? Mon pouce (plus précisément mon ongle) posé sur ce dernier hésitait... Puis, retenant mon souffle je grattai. Surprise... Un tiercé gagnant avec les sommes précédentes de 175,00€... Ce jour-là pour toute ma famille, notamment mon épouse, je devenais le « chanceux »... Ainsi, cette dernière m'incita régulièrement, lors d'occasions particulières, à tenter ma chance. Mais les achats effectués dans plusieurs bureaux de tabac n'amènèrent aucune agréable surprise.

C'était il y a déjà bien longtemps... J'étais dans la cave occupé à compter mes bouteilles de vin (pas les vides, celles à boire) quand le téléphone a sonné. Le temps de remonter les escaliers la sonnerie s'est arrêtée... Qui pouvait bien me téléphoner?... Puis il resonance. Une voix de femme m'informe : « Venez chercher l'œuf que vous avez gagné ». L'œuf ! Quel œuf?... Ma mémoire, en vacance ce jour-là, avait oublié... Alors, en sortant de l'école de commerce où – bien habillé avec une cravate Hermès (achetée en réderie) et des chaussures cirées – je présidais un jury, je suis passé chez le chocolatier. Et j'ai compris. J'avais gagné par tirage au sort l'œuf exposé à l'occasion de Pâques. Achetant des chocolats pour nos enfants, j'avais, toujours encouragé par mon épouse, glissé un bulletin de participation à ce tirage.



Et à ma grande surprise le gros lot me revenait, un œuf de plus de 7 kilos...

Blanc, au lait, noir et de plusieurs couleurs de chocolat, cet œuf unique subira l'assaut de notre gourmandise. C'est avec un marteau (héritage de mon père) que celui-ci a eu lieu. Vaincre l'épaisseur de sa coquille se fit, sans surprise, dans la joie... Quant à lui, pendant plusieurs semaines le chocolat à croquer resta, oublié, au fond du placard de la cuisine...

Voilà, avec ce texte, une vision personnelle et vécue de la surprise (la mauvaise et la bonne).

Enfin, pour terminer je me suis posé deux questions : pourquoi ce choix d'exemples et pourrions-nous vivre sans surprise(s)?... Pour la première c'est simple, parce que je le ai vécu et que ma mémoire sélective les a prioritairement retenus parmi d'autres surprises plus intimes.

Concernant les mauvaises surprises, hélas, nous ne pouvons pas les éviter. Surtout quand des inconnus par leurs actions idiotes, leurs incivilités ou leurs malveillances perturbent notre vie...

Pour la seconde question c'est non, car les bonnes surprises émaillent notre quotidien de joie et de bien être. À ce propos, j'ai une surprise à partager. Pour mon 75<sup>e</sup> anniversaire ma deuxième fille m'a offert des pantoufles. J'en suis très heureux car je vais pouvoir avec elles pantoufler!...



UNE VISITE AU LOUVRE



La pyramide du Louvre brillait de mille feux. Ce jour d'Halloween gardait encore cette lumière d'été. Marina se demandait comment elle allait occuper les heures vides qui s'offraient à elle.

Depuis un mois déjà, la jeune fille avait franchi le pont : s'installer à Paris pour faire ses études de musicologie. Sur les conseils d'un copain, violoniste à l'orchestre de la ville de Strasbourg, le rêve de Marina devenait réalité. À l'âge de cinq ans, sa mère, professeure de lettres, lui avait mis entre les mains un petit violon et ce fut la révélation. Elle serait musicienne.

Marina, les yeux dans le vague sur cette place bondée, se sentait un goût prononcé pour tous les arts. Et c'est tout naturellement qu'elle se dirigea vers le Louvre.

Une queue imposante réunissait les touristes de ces vacances de la Toussaint. Elle attendit son tour et vers quinze heures, son désir fut exaucé. Voir les tableaux des romantiques, c'était son envie de petite fille regardant les livres de son père, dans la solitude de la bibliothèque. Les couleurs lui faisaient le même effet que les notes courant sur les cordes de son violon : tout devenait une oasis miraculeuse au milieu du désert et du vent.

Marina se faufila parmi la foule et prit le chemin du sous-sol. Là, un silence doux et paisible l'envahit. Loin des expositions en vogue, elle s'assit sur un banc, face à un tableau représentant le déluge.

Les histoires romanesques de la bible lui revinrent à l'esprit. Pendant ses études primaires, à l'école chrétienne, elle rêvassait souvent en écoutant le pasteur ; les images défilaient devant elle, Marina prenait sans doute ces récits comme des fictions fantastiques et merveilleuses.

Les eaux du déluge lui rappelèrent les réactions brusques de son père quand elle faisait des sottises, les tempêtes familiales se terminant toujours par un pardon



aimable et un bisou sur une joue rouge de honte.

Maintenant Marina était libre, loin de la maison strasbourgeoise où les bien-pensants élevaient leur progéniture dans une rigueur toute protestante.

Elle n'avait d'ailleurs pas oublié ses efforts pour obtenir de faire ses études à Paris, ville de perdition et de laxisme selon son père. Sa mère, quant à elle, fut davantage accommodante, et prit le parti de sa fille. On avait beau être au vingt-et-unième siècle, l'esprit bourgeois régnait encore en province.

Marina ferma les yeux. Les sons d'un concerto emplirent son âme et se mélangèrent aux peintures immobiles. Le Louvre allait fermer ses portes, elle avait passé trois heures dans ce lieu magique, sans se rendre compte que c'était peut-être là le paradis, la liberté de vivre, de ressentir les émotions.

Et quand elle ouvrit les yeux, elle revit le bleu du regard de Pierre qui lui avait souri et tendu la main, un matin d'octobre, dans la lumière blanche de l'amphithéâtre.



*L'ÉPREUVE DU FEU*



d'après  
lithographie de  
Sabatier -  
Gaildrau  
Incendie - 1874

C'est la revue d'un dimanche de feu : haut les cœurs, les pattes raides ! Et que la viande froide sorte du frigo ! Chacun son tour de passer à la casserole ! D'abord les huiles ! Pour une fois, vous allez mousser au feu ! Rien de tel qu'un feu bien vif pour faire revenir ce gibier d'enfer ! Ça saigne sous le couteau qui démembre et désosse... Un bon coup de poivre, ça ne manque pas de sel, Messieurs ! Et la course à l'échalote pour le concours de la cuisse la plus craquante... En rondelles, les grosses légumes ! Les voilà tous enfarinés, les durs-à-cuire ! Ça grésille vilain tout au fond du chaudron : les carottes seront bientôt cuites !

Les abattis déjà rôtis par le feu, l'ultime verre de rhum pour flamber une dernière fois ! Que je vous assaisonne, sacs ventrus rebondis de salades ! Faux mages, vous manquez enfin d'air ! Et vous pauvres poires, venez que je vous emballe de crêpe... Sous la glace, vous finirez ensevelies !

Le temps est venu, il faut s'y résigner !

De pauvres restes gisent sur le plateau, des peaux et des débris à l'infini ; à terre, comme des oripeaux, gît tout ce qui protégeait, qui couvrait et conservait ; et dans l'air vibrent d'après senteurs encore indécises, pareilles à une ardente vapeur de massacre...

Voilà que s'ouvre la porte de l'office, et qu'apparaît un visage familier mais effaré :

– Dis donc, dit-elle, c'est un vrai champ de bataille quand tu fais la cuisine !





## LE LIVRE DE MA VIE



LES TILLEULS  
GRANDE SOIRÉE AUTOUR DES  
**LIVRES  
QUI ONT CHANGÉ MA VIE**  
SAMEDI 26 NOVEMBRE - 18h/19h30

Nous avons tous, en mémoire ou dans notre bibliothèque, de ces livres qui nous ont saisis à leur lecture et nous ont durablement influencés - les « livres de notre vie ». Les membres de l'Atelier d'écriture de la M.J.C. « Les Tilleuls » vous parlent des leurs. Venez partager leur conviction et leur émotion.

Entrée libre - Réservation au 03.33.34.35.36

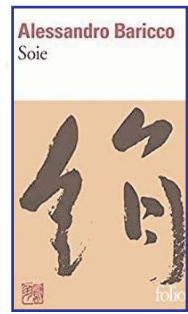
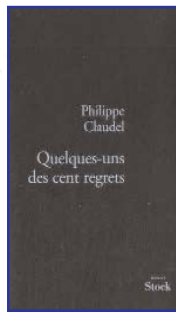
Ma femme est une dévoreuse de livres. Moi, je suis plutôt journal et, ces temps-ci, avec la Coupe du Monde... Mais je me suis laissé tenter parce que Luce a vraiment de belles qualités de style, comme dit Philippe, son animateur d'atelier. Ici, à Vignot – ne cherchez pas, c'est trop petit pour figurer sur une carte Michelin – tout le monde va à la M.J., alors pas question de rater ça.

On s'y est tous retrouvés, surtout que le maire offrait un coup à boire. Ne manquait que le grand-père Jules, son fils m'a dit qu'il avait dû être encore hospitalisé pour son crabe mais que, d'après le toubib, c'était en très bonne voie. Bref, je me suis assis au premier rang à côté de l'instite. Elle m'a dit que ma petite-fille, elle

irait loin si elle continuait comme ça. Mon fils et ma belle-fille étaient là bien sûr avec la petite prodige qui ne voulait pas rater sa mamie.

Philippe a présenté la soirée tout simplement. Il a expliqué que les livres, ce n'est pas tout le tralala qu'en fait la télé – « Ça c'est autre chose, c'est du marketing, je ne dis pas que ça ne remplit pas son rôle parce qu'après tout il vaut mieux vendre des livres que des armes [applaudissements parce qu'ici on est plutôt anars] mais ce soir nous voulons simplement parler de ce qui se passe entre les mots et le lecteur. » – et il a donné la parole à Simone. J'ai oublié de dire que ce sont plutôt des femmes qui suivent son atelier. Il y en avait quatre assises sur scène, et deux hommes: le fils de René qui suit des études à Amiens pour être prof de lettres et le tiot qui fréquente la fille d'Antoine, lui il suit des cours d'architecte à Paris.

Simone a parlé d'un type qui était mort trois jours plus tôt, un certain Bobin. Inconnu au bataillon. Un moment d'émotion quand elle a présenté son livre: elle avait fait un petit bandeau en son honneur en modifiant à peine le titre: « Le plus que vif » au lieu de « La plus que vive » ! C'est un livre d'amour dédié à la femme qu'il aimait et qui était décédée à quarante-quatre ans. Qu'est-ce que je faisais, moi, à quarante-quatre ans ? J'étais déjà chez Darty ? Je sais que Jérôme je l'ai eu à quarante-cinq passés, on n'y croyait plus après que Luce avait dû suivre ce traitement interminable pour infertilité. Ah Jérôme, c'est le cas de le dire, c'est le mouflet qui a changé notre vie, la plus belle surprise de ma vie. Oh là là, je deviens sentimental, ça sent le rance... Simone nous en a lu deux pages, c'est vraiment beau et retenu. J'aimerais parler à Luce comme ça.



Et puis Julienne a présenté l'inévitable « Petit Prince ». Tout le monde a lu ça. Un livre publié alors que l'auteur était déjà mort. Philippe tournait au fur et à mesure les pages d'un paper-board sur lequel il avait collé les dessins de Saint-Ex agrandis sur la photocopieuse de la mairie. C'était superbe et la voix de Julienne collait parfaitement, on aurait vraiment une comédienne comme Agnès Jaoui ou Anny Dyperey. On était sous le charme. C'est drôle qu'un livre qu'on connaît puisse vous émouvoir à chaque fois. C'est ce qu'a dit Philippe : « un bonheur toujours recommencé »...

Changement de ton avec Tristan. Lui il nous a parlé de Claudel, pas Paul comme l'a crié quelqu'un mais Philippe, rien à voir sauf le nom. Rien que le titre m'a mis en appétit et il n'a pas cessé de tourner dans ma tête : « Quelques-uns des cent regrets ». Les premiers se débusquent facilement. Je ne veux pas dire qu'ils me reviennent tous les jours mais c'est vrai, ils s'invitent souvent. Le pire, je ne peux pas en parler mais j'ai, sur la bibliothèque, une photo qui me le rappelle... qui me la rappelle... Et aussitôt après s'invite la dernière fois que j'ai vu ma mère. Lui, Claudel, c'est son père. Il n'a jamais su qui était son père. Il a longtemps cru que c'était l'homme sur la photo, dans la salle, mais c'était en fait une page de magazine. Et là, sur la table, sa mère – il est venu pour l'enterrer et vider la maison – a laissé une enveloppe : « La vérité sur ton père ». Il prend l'enveloppe, la repose, la reprend, elle est cachetée. Il tourne en rond puis il va au poêle à bois, il prend le crochet, soulève la plaque de fonte et fait tomber l'enveloppe dans le feu. Sans l'ouvrir. Je souris en entendant ça et je retiens mes larmes. « Que son secret reste secret, conclut Tristan, et que son enfance reste son enfance. »

Son voisin de gauche, Julien, parle d'un gars que je me souviens avoir vu, dans le temps, au cours de l'émission littéraire de Pivot. Il faisait visiter la maison de son enfance – je me rappelle qu'il l'appelait « la maison des Cards » du nom du hameau où il habitait. Dans la Creuse, je crois. Avec Julien, on sent immédiatement qu'on est ailleurs, dans la *grande* littérature. Il lit le premier paragraphe de Pierre Michon – éclats de rires parce que nous aussi, à Vignot, on en a un, de Pierre Michon : l'ancien boulanger ; il confirme en riant qu'ils ne sont pas de la famille et que lui « d'abord, [je suis né] en 45 ». « Mais Michon aussi il est né en 45 ! rétorque Julien. Et ses parents se prénommaient Aimé et Andrée... » Je sais, ça va paraître incroyable, mais les parents du nôtre, de Michon, se prénommaient André et Aimée, les mêmes prénoms mais à l'envers ! On ne sait plus qui croire. « À partir de maintenant – c'est le maire qui dit ça – pour éviter la confusion on t'appellera Pierre Mitron ! »

C'est drôle mais ce petit interlude inattendu nous a mis en appétit. Et Julien parle superbement des personnages de « Vies minuscules », d'André Dufourneau, d'Antoine Peluchet, des frères Bakroot et de Georges Bandy, le curé interlope. Il nous lit le dernier paragraphe qui raconte sa mort dans le bois et, ma foi, aussi incroyant que je sois, je lui souhaite que ça se soit passé comme ça.

Amélie est femme de service à la cantine du bourg. Loula semble l'adorer, surtout qu'elle ne la force pas à manger des épinards et qu'elle ne l'oublie pas quand il reste une part de gâteau. Elle nous a embarqués dans « Soie », d'un auteur italien, « une histoire d'amour impossible qui se poursuit toute une vie sans avoir jamais commencé » a-t-elle dit pour présenter. La première fois où Hervé Joncour croise ses yeux « qui n'avaient pas une forme orientale » dans le palais japonais d'Hara Kei – la scène est longue mais elle nous l'a lue en entier car, a-t-elle insisté, tout y est. Et en effet, c'est comme un conte. Souvent je me suis demandé ce qu'aurait été ma vie si je n'avais pas croisé le regard de Luce à cette terrasse de café sur la place. Je fêtais ma réussite au bac, elle travaillait déjà comme remplaçante dans une classe. Et ses yeux... Amélie nous a aussi montré une magnifique édition de « Soie » illustrée par Rébecca Dautremer. Mes cadeaux pour Noël étaient déjà prévus mais je l'ajouterais à ma liste pour Luce ou pour mon fils. Ou pour les deux...

On avait déjà bouclé un tour de cadran quand ce fut au tour de Luce. Je n'étais pas inquiet, elle a le métier pour s'en sortir. Mais je ne savais absolument pas de quoi elle allait nous parler. Il y a tant de livres qui auraient pu faire l'affaire : un Mingarelli, un Annie Ernaux, couronnée par le Nobel sept semaines plus tôt, un Pierre Charras, à moins que... pourquoi pas un Marie-Hélène Lafon dont elle aime tant les textes sur leur Cantal natal – Luce est, comme elle, native d'Aurillac... Elle leva un joli livre bleu clair que je ne lui connaissais pas et annonça : « De Laurence Gosta, Ça ressemble à une vie, aux éditions de la Wède ». La wède, ça sentait sa Picardie, c'est la plante qui fournissait la teinture bleue mais jamais entendu parler. Le livre portait curieusement du côté droit, dans la hauteur, comme une de ces bandes élastiques qui tiennent un calepin fermé. Elle cita d'abord de mémoire l'exergue : « Si j'avais une mère, j'aimerais que ce soit elle » puis présenta le livre, qui était composé de cent fragments – elle dit « miscellanées ». Des images d'enfance dans le souvenir de la guerre, l'école et les mots qui affluent, les rêves, les chansons, la 2CV familiale et les premiers voyages, l'amitié d'un chien. Des vers maladroits pour dire un premier amour. La guerre d'Algérie et la mort d'un frère aîné. Le départ pour d'autres campagnes plus au nord et le livre s'achevait sur un regard, un soir de début juillet, à la terrasse d'un café. Je le reconnus : c'était le mien... Alors elle se leva, fit glisser l'élastique de la couverture et ouvrit le livre. Il n'y avait rien ! Toutes les pages étaient blanches ! Elle laissa flotter dix secondes de silence avant de lâcher : « Je ne l'ai pas encore écrit... mais je m'y mets en rentrant... »



## LE SOUS-BOIS DE L'ÉPOUSE



J'ai dit Oui. Toi aussi. Oui, face à toi. La main serrée dans la tienne. Le champagne, la pièce montée, mon sang, à ta recherche. Te trouver. Là, où tu es.

Tempérance et modération enterrées, comme ma vie de jeune fille. La démesure de Las Vegas: limousine avec quatorze passagers à nos petits soins, suite haut de gamme, majordome. La voyageuse profane que je suis a frôlé l'hubris! Succès de la formule rodée: "Pour le meilleur et pour le pire".

J'ai désormais un regard particulier sur toi. Je ne baisse pas les yeux. Mes lunettes cachent un œil malicieux. À quoi t'attendais-tu? Me déflorer? Avec un petit rire, je mets du rouge sur mes lèvres.

Je veux plaire au banquier. Une voix me dit: Tu iras, belle et apprêtée, comprendre la théorie de la fortune. Cher époux, mon bien, mon patrimoine, mon empire. Pour t'exprimer ma petite asphyxie: je me perds faiblement dans tes chiffres d'affaires.

Tes codes me troublent. Ton monde parle, se questionne. Unis, entre bourgeois. Ah, ils ne m'épargnent pas! De ta bouche, rien de sardonique. Un bruit léger: la fermeture du tube de mon rouge à lèvres. Longue tenue. Il a dépassé sa date de péremption. Un irréfutable bassin bactérien!

J'ajuste mon chemisier. Tu sais, ce chemisier trop cintré qui coupe la respiration. Toi, il a le don de t'exciter parce qu'il révèle ma poitrine. Le banquier ne remarquera rien. Pas même mon insolence.

"Asseyez-vous, je vous en prie." Je patauge soudainement. Échouée. Débordée par son jargon. Au paroxysme de la honte. Les joues en feu. Je m'entends encore balbutier des phrases éteintes et des mots vétustes. Décide-toi, me dis-je. Vendre, acheter, investir? Cash, OPA, BNPA? Je ne vois plus que sa cravate noire.

Je préserve un espace entre lui et moi. Ta confiance rayonne en moi. Éclat de tes yeux. Flamme. Deviner. Creuser. Te fouiller du regard. Je reste en vie. Pourtant, je glisse dans



quelque chose sans fond. Le banquier lorgne mon alliance. Il se donne des allures. La cravate tirée jusqu'au cou, de plus en plus sombre, d'un noir infiniment noir. Et moi, blanchissant jusqu'à la transparence.

Je le laisse expliquer. Son visage sévère examine ma défiance. Ses phrases, dangereuses, me clôturent. J'essaie de l'interrompre en soupirant. Alors il reprend sa dernière idée et développe, trouve un autre moyen pour se faire comprendre. Il se croit délicat, je le vois. Il s'accroche à des astuces, exploite la familiarité. Je l'imagine nu. Sans sa cravate noire. Sans ses mensonges. Debout, planté. Face à ses quatre

vérités. Le sexe mou. Je sors mon tube de rouge à lèvres pour l'impressionner. Mais rien ne le perturbe. Il m'inspire l'envie de fermer l'ensemble de nos comptes.

Je le gifle, en pensée. Sa joue rougit. Il crie: "Vous êtes folle!" Réellement, je me lève. Nous nous serrons la main. Je lui balance: "Mon époux tranchera". Dehors, l'air est frais. Les nuages dessinent de petits escargots et moi je marche avec lenteur. J'ignore comment il est possible de vivre sans la magie de la nature: le parfum des pommiers ou le rayon d'un soleil.

L'air m'étourdit. Le ciel se grise. J'entre dans un bar.

- Un scotch, s'il vous plaît.

M'abandonner dans la grisaille. Sur le contour du verre à whisky, on distingue la trace de mon rouge à lèvres. J'hésite entre me perdre dans le rôle de l'infidèle ou te demander de te joindre à moi.

Et je bois, je bois. Redoutable beuverie. Méprisante, cruelle, perfide, dédaigneuse. Je m'égare. Mon cœur s'agite. J'ai promis fidélité. Et je ris, je ris. J'ai promis fidélité. Je ne peux pas tricher. Vagabonder, le corps enfiévré. Lever le voile sur une chair inconnue. Tandis que je siffle mon sixième scotch, entre dans le bar monsieur Frémont. Monsieur Frémont, le banquier!

Il commande un double expresso. Je ne sais rien de sa vie, de ses secrets. A-t-il été, comme moi, jeté dans le tourbillon de la grande société? J'imité ta gestuelle. J'affecte des airs haut perchés. Je passe la main dans les cheveux d'une façon moitié désinvolte, moitié cérémonieuse, prenant soin d'obéir à tes rites.

Je voudrais saisir la cravate du banquier, le plaquer contre le mur et l'embrasser, lui et sa gênante politesse. Se défendre de l'invisibilité. S'armer à coups de libertinage. Détruire son armure. "À mon commandement, bataille!" Le conquérir. Gagner. Et son cœur et son estime et son affection.

Je fais tourner l'alliance autour de mon doigt. L'égarer: mon caprice. J'ai perdu le banquier. Quelle infortune! Un jeune garçon ramasse les débris de ma fièvre. Je respire à moitié. Ces gens qui me tendent la main m'énervent.

C'est décidé: je ne rentrerai pas.





*LE DIAMANTAIRE*

Saviez-vous que rue du Fiacre, en place et lieu du bijoutier actuel se tenait il y a bien longtemps l'échoppe d'un diamantaire ?



En haut de la rue du Fiacre, réchauffée par une marche rapide, un peu étourdie et le souffle court je m'arrête devant le magasin du bijoutier: des colliers, des bagues, des boucles d'oreilles, quelques montres scintillent étrangement. À cause de ce matin gris? Ma nièce va avoir vingt ans et j'ai souvent oublié cette date mais cette année je me sens contrainte de faire un effort. L'idée de lui offrir un bijou me paraît un peu saugrenue. Elle n'en porte jamais.

Soudain un homme un peu voûté, sans âge, sorti comme une ombre sur le pas de la porte, m'invite à entrer d'un geste presque autoritaire.

Je déteste que l'on me force la main. Je suis prête à tourner les talons quand je l'entends murmurer "J'ai ce qu'il vous faut".

Parole de bonimenteur bien étrange pour un commerce de prestige.

C'est bien à moi qu'il s'adresse puisqu'il n'y a personne dans la rue.

Qu'est-ce qu'il en sait?

Parce que j'ai le temps, parce que l'homme après tout n'est pas si inquiétant, parce que son assurance m'amuse, parce que j'ai du temps à perdre...

Au fond je ne sais pas pourquoi mais je le suis.

Autant la devanture illuminait la rue autant l'intérieur me paraît sombre. L'homme me dit d'attendre un instant puis revient avec un écrin de velours émeraude.

"Je voudrais offrir quelque chose à ma nièce et..." "Je sais" me répond-il "Je sais."

Je me retiens de rire car le bonhomme l'aurait sûrement mal pris.

"Votre nièce est seule n'est-ce pas?"

"Seule? Enfin oui, son petit ami l'a quittée et..."

Qu'est-ce qui me prend de raconter ainsi la vie de cette nièce dont je ne sais moi-même pas grand chose ?

"Je sais, je sais... Elle est désespérée!" Je trouve qu'il y va un peu fort et je lui dis que c'est pour ça...

"Je sais, je sais."

Il commence à m'agacer avec ses "je sais" mais je n'ose rien ajouter. Je n'ai jamais su dire non et je suis bien souvent rentrée avec des babioles qui ne me servent à rien. Pourtant chez un bijoutier la "babiole" risque de me coûter un peu cher...



"Je vous ai dit que j'avais ce qu'il vous faut."

Je sens monter un étrange malaise, une envie de fuir, mais mes jambes ne me portent plus. L'air s'épaissit. Il me semble tout à coup que la nuit est tombée.

L'écrin sur le comptoir est resté fermé. L'homme pose ses mains longues et veineuses sur le couvercle qu'il tapote doucement.

"Votre nièce voudrait garder son "petit ami" comme vous dites et le garder pour toujours."

J'ai la bouche complètement sèche et je comprends de moins en moins ce qui m'arrive.

J'étais allée chercher du pain sur la place du vieux marché, j'avais remonté la rue du Fiacre, tout cela j'en étais certaine. Je n'avais croisé personne, peut-être un chat ou deux, je m'étais arrêtée un instant devant cette vitrine et j'avais repensé à ma nièce dont l'anniversaire approchait et...

"Voulez-vous regarder ce que je vous propose?"

Je reste muette, la tête un peu bourdonnante. La voix de l'homme me parvient comme assourdie, très lointaine.

"Cet amour envolé... Pardonnez-moi je ne sais pas son nom..."

Je me surprends à répondre "Jonathan" avec une voix qui n'est pas la mienne.

"Donc Jonathan, elle pourra le retrouver et le garder à tout jamais grâce à ce petit pendentif!"

Il soulève le couvercle d'un mouvement sec.

Je pousse un cri.

Ce pauvre Jonathan est là, figé, effrayé, enfermé dans un diamant comme un insecte dans l'ambre.



LA VOIX DE JULES



Après une vague de froid, le redoux s'est installé dans la campagne picarde. Les averses se succèdent. Le gris perle alterne avec le gris ardoise et le gris souris. C'est élégant : avec un camaïeu, on ne fait jamais de faute de goût. Des gouttelettes suintent sur les boiseries extérieures pourtant protégées des précipitations directes. En cette fin décembre, il fait doux, trop doux... Au diable la neige, vive le brouillard! Le bonhomme rouge va être ravi : il n'aura pas froid aux pieds cette année et la purée

de pois le camouflera avantageusement aux yeux des garnements trop curieux qui veulent le démasquer.

Mais le miracle de Noël ne se cache pas là! Pendant cette nuit où les humains se réunissent et ripaillent, les animaux - dommage pour les dindes sacrifiées, les oies et les canards dont on se délecte de leurs foies - ont le don de communiquer par la parole. Oh! C'est furtif : quelques minutes, tout au plus quelques heures. Et pfuitt! Fini le sortilège! Au petit matin, on entend à nouveau hennissements, meuglements, bêlements et gloussements. Voilà, fin de l'histoire... Vous n'entamerez pas une conversation sur le détournement du lait avec une vache ou sur le rapt des agneaux tout juste sevrés avec une brebis!

Edgar avait bien entendu cette histoire quand il était enfant. Il l'avait appréciée. Comme il était avide de vérité, il avait essayé à plusieurs reprises de vérifier la véracité de ces dires. Mais il avait toujours fait chou blanc! Difficile à huit ans de quitter la chaleur de la maison pour rejoindre l'étable de la ferme voisine. Il faut sortir discrètement, chausser les bottes, récupérer la lampe de poche et affronter la nuit, seul. Jamais la preuve de la verbalisation des animaux ne lui fut révélée... Il avait grandi, était devenu adulte et avait mis en sommeil cette légende au tréfonds de sa mémoire. Une fois, alors qu'il était invité chez des proches pour le réveillon, il avait branché un magnétophone - c'était les années 80 - dans le salon et avait souhaité une soirée à ses chats et chiens. L'expérience fut un échec. Aucune parole ne fut enregistrée. Il préféra garder cela pour lui.

Le 25, vers dix heures, il affronte la pluie pour nourrir ses volailles. Alors qu'il distribue le grain dans les mangeoires, il se redresse, ébahi.

"Ah! Ce n'est pas trop tôt! Il y en a qui font la fête la veille et nous, on attend!"

Il est pourtant seul dans le poulailler et les voisins sont absents.

"Oui, c'est à toi que je m'adresse, Edgar."

Le ton est ferme, assuré. Les phrases sont bien formulées : c'est sûr, ce n'est pas les voisins! C'est quoi cette blague? Qui parle? Edgar est perplexe : il a bien bu quelques verres hier soir mais... avec modération!

"Edgar, arrête de faire l'autruche, veux-tu? C'est moi, le coq noir, qui t'interpelle. Je sais, ce n'est pas commun. D'ailleurs, les collègues avec qui j'ai conversé la nuit dernière ont tous perdu leurs facultés langagières. Tu vas m'écouter. J'ignore pendant combien de temps je pourrai discourir avec toi.



Je suis devenu le porte-parole de la basse-cour. Voilà... Tu es un assez bon maître... mais les poules aimeraient bien que tu leur laisses leurs œufs. Et nous nous inquiétons de l'absence prolongée de Maurice et de Ferdinand que tu as emportés à l'automne et qui ne sont jamais revenus. Quant à la nourriture, on n'a pas trop à se plaindre... même si nous aimerions du grain bio et plus de salade.

Et... pour ma part... si tu pouvais... enfin, je sais que c'est surprenant, mais comme j'aimerais perfectionner ma syntaxe et enrichir mon vocabulaire, pourrais-tu, une fois que tu l'auras lu, me faire parvenir "Le canard enchaîné" - dont je sais que tu es friand - ainsi qu'un dictionnaire?"

"Oui, d'accord, c'est possible. Je vais installer le dico près du perchoir. Il sera à l'abri et tu pourras tourner les pages."

Tout en regagnant la maison, Edgar s'interroge: doit-il révéler la conversation avec son coq ou la garder secrète? Il penche pour la deuxième hypothèse. Il veut chaque jour parler avec Jules - c'est le prénom du coq. Il envisage même d'apporter quelques rondins près du poulailler pour discourir à loisir sans fatigue. Comme il veut garder sa relation privilégiée avec Jules, il lui a fait promettre, pour ne pas attirer l'attention, de reprendre les attitudes des gallinacés dès qu'un autre humain s'approchera...

Pour vivre heureux, vivons cachés.



## LA VIE EN ROSE



À la fin du déjeuner de ce dernier dimanche de juin 1958, maman m'annonça, regard plein de paillettes de joie: Samedi prochain, premier jour des vacances, tu auras une belle surprise, tu vas voir! J'ai vu tout de suite les plus grosses pochettes surprises dans la boulangerie-épicerie de madame Fauconnier. Les roses, celles pour les filles. Celles pour les garçons étant bleues. À l'époque, on séparait les jouets et les habits, selon le sexe. J'avais sept ans, des nattes blondes qui dansaient derrière mon dos et un goût fort prononcé pour tous les pièges à filles, même pour les princes charmants grimpés sur leur beau cheval blanc.

Chaque fois que j'entrais dans la boutique de Mme Fauconnier, je bavais devant les énormes pochettes surprises que maman refusait de m'acheter car, disait-elle, elle n'en avait pas les moyens. Ce n'était pas avec l'argent des ménages qu'elle effectuait dans divers lieux qu'elle pouvait se permettre de gaspiller ses économies! Elle m'élevait seule. Papa était parti rejoindre les anges dans le ciel, selon son expression, quand j'avais trois ans. Souvent je l'imaginai volant comme un oiseau et venant se poser sur le bord de la fenêtre de ma chambre. Parfois il était à bord d'un minuscule avion et m'envoyait des baisers en passant devant mes vitres.

Je ne connaissais de lui que la photographie en noir et blanc sur la table de chevet de maman. Un homme jeune, mince, blond comme moi. Quelques jours avant celui de l'annonce, le portrait de papa avait disparu. À ma question Pourquoi y a plus papa près de ton lit? maman avait répondu en souriant qu'il fallait savoir oublier le passé douloureux et marcher joyeusement vers l'avenir. Mais que, dans mon cœur et le sien, papa resterait toujours mon papa. J'aurais bien aimé qu'elle me donne la photo, je l'aurais accrochée au-dessus de mon lit à la place de celle de la Belle au bois dormant réveillée par un baiser du prince. Mais je n'avais pas osé la demander.

Peut-être, avais-je supposé, cette photo était-elle la surprise annoncée? Le premier samedi des vacances je trouverais sur mon lit une grande enveloppe et dedans... Papa! Oui mais dans ce cas, je n'aurais pas la pochette surprise rose. Comme celle que Rosaline, ma copine de classe, avait reçue en cadeau d'anniversaire. Pleine de bijoux en plastique d'un rose plus rose que rose: bague, collier, bracelet, diadème, un trésor d'enfance. J'écartai l'idée de la photo.

Le vendredi soir, j'étais une pile électrique d'impatience, pire que dans l'attente du passage du Père Noël. Qui d'ailleurs ne m'apportait jamais les jouets que j'avais bien indiqués dans ma lettre. Lui non

plus n'était pas riche. Maman aussi tremblait d'attente. Elle avait des gestes nerveux, des sourires inattendus et un brin d'inquiétude dans ses yeux qu'elle maquillait chaque jour depuis le début de la semaine. Elle était belle.

Nous nous réveillâmes de concert à sept heures du matin le samedi. La surprise devait arriver à midi. Nous passâmes la matinée à nous pomponner. Je fus transformée en princesse grâce à une robe jaune pailletée empruntée à notre jeune voisine. En d'autres circonstances j'aurais glapi de joie et couvert de baisers les joues de ma mère. Je fus plus discrète. Je me réservais pour la surprise. Ainsi je ne fis guère attention au nouveau chemisier que portait maman. Après l'arrivée de la surprise, nous déjeunerions au restaurant, celui près de l'école dont nous lisions parfois le menu sans jamais aller plus loin. Mais peu m'importait ce qui se passerait après la surprise. Tout me convenait.

À midi pile, on sonna à la porte. Maman et moi courûmes ouvrir. Je vis d'abord un bouquet de roses rouges, puis un homme très brun aux yeux un peu cachés par des lunettes. Il souriait. Où avait-il caché ma surprise? Dans le bouquet? Impossible. Elle était beaucoup plus grande. Maman prit le bouquet en murmurant qu'il ne fallait pas, que c'était trop gentil et me poussa vers l'inconnu en m'annonçant Voici Albert, ma chérie, embrasse-le. Il va être un deuxième père pour toi. C'est lui la surprise.

Je fis demi-tour et courus en larmes de colère et de frustration me jeter sur mon lit. Lui? MA surprise! Ce n'était pas juste. Maman avait eu un bouquet et moi... rien. Rien. J'entendis maman entrer dans ma chambre, s'asseoir à côté de moi. Je sentis sa main dans mes cheveux. Ma chérie, je comprends ta réaction. Il te faudra du temps pour connaître et apprécier Albert mais... Je lui coupai la parole Et ma surprise, ma pochette surprise rose de chez Madame Fauconnier je l'aurai quand? Maman éclata de rire en me serrant dans ses bras. Oh ma chérie, ma pauvre chérie, tu as cru que... On va aller ensemble tous les trois t'acheter la plus grosse des surprises avant de nous rendre au restaurant. Albert nous invite. Viens vite.

Tout se passa ainsi. De ce jour nous vécûmes avec Albert qui se révéla le plus adorable des beaux-pères. Pendant un an, chaque semaine, il m'offrit une surprise rose jusqu'à ce que je lui demande d'arrêter. J'avais grandi.



*NULLE ARCHIVE*



Sans surprise  
il a rangé tous ces menus objets  
"d'inanité"  
comme écrit le poète orné de conceptions  
dactylographiques

D'un doigt léger  
inattendu  
il a posé

Un rhinocéros gravé sur un étui  
– venu de loin –

Une montre à gousset  
– mais qu'est-ce qu'un gousset  
si l'on en doute? –

Un appareil des années cinquante  
– fugace immortalisation des anonymes –

Un petit réveil cloche doré  
– il fallait du ressort pour dormir autrefois –

Une houpe blonde mal ressuscitée  
– dans une bobine de souvenirs aux grains d'argent –

Des clefs anciennes  
– le souffle de leurs gardiens morts  
est caché dedans –



Un livre minuscule où sèche une foliole  
– vert pâle offrande de l'enfance –

Une médaille dans un écrin de carton  
– dépositaire des entretueries –

Une porcelaine fine rose et striée  
– ce qui reste en collier  
sur les clavicules des squelettes enfin paisibles  
aux confins des millénaires –

Ainsi le goût d'un fruit simple  
l'amer d'une végétation rase  
les nostalgies de la résine

– toutes mémoires propices que nulle archive ne conserve –

